

KAROLIEN BERKVEN

FILS DE BERLIN



LE LIVRE

Où était Jakob Richter le 9 novembre 1989 ? À la maternité, au chevet de sa femme, Stephanie, qui s'apprêtait à accoucher ? Ou sur le Mur de Berlin en train de s'écrouler ? Dans son souvenir, il se trouvait aux deux endroits à la fois, celui de la naissance et celui de la renaissance.

Trente ans après, quoi qu'il en soit, son euphorie est retombée. Devenu membre du SPD, conseiller en urbanisme, Jakob doit naviguer entre les promoteurs immobiliers qui veulent faire de Berlin une vitrine pour riches et pour touristes, et les comités de riverains qui leur résistent. Fabian, lui, l'enfant de la chute du Mur, vient de rencontrer Isa, une activiste de la lutte contre le changement climatique, décidée à le sortir de sa torpeur et de son cynisme d'adolescent prolongé.

Quant à Stephanie, la mère, victime d'un accident en 2001, c'est du fond de son coma éveillé qu'elle assiste aux affrontements entre les deux hommes. Et Paula, la pimpante aide à domicile qui prend soin d'elle, et grâce à qui la famille tient debout tant bien que mal, vient d'annoncer qu'elle repart pour l'Italie...

À travers l'histoire de cette famille atypique, éloquente, tonique, attachante, c'est le destin de Berlin qui se dessine. La ville blessée était unique au monde. Réparée, va-t-elle ressembler aux autres ? Comment vivre ensemble quand l'histoire commune ne suffit plus ? De quoi se parler quand on n'est pas d'accord sur l'essentiel ? Comment rester soi-même dans un décor bouleversé ?

L'AUTEUR

Karolien Berkvens est née 1986 aux Pays-Bas. Elle a étudié le théâtre à l'université d'Amsterdam et elle est l'auteur de plusieurs pièces de théâtre. Son premier roman (traduit en allemand),

Het Uur van Zimmerman, est paru en 2015 et a été nominé pour le prix de littérature Dioraphte. Elle a découvert Berlin en venant y passer des vacances avec son mari, qui y avait étudié. Petit à petit, au fil des séjours, elle s'est passionnée pour l'évolution de la ville, au point de partager aujourd'hui sa vie entre Berlin et Amsterdam, et d'en faire le personnage principal de son deuxième roman.

Fils de Berlin

Karolien Berkvens

Fils de Berlin

Traduit du néerlandais (Pays-Bas)
par Emmanuèle Sandron



11, rue de Sèvres, Paris 6^e

Ce livre a été publié avec le soutien de la Dutch Foundation for Literature

© 2020, Globe, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition française

© 2018, Karolien Berkvens

Titre de l'édition originale :

Zoon van Berlijn

(Lebowski Publishers, Amsterdam)

Illustration de couverture : Gabriel Gay

Dépôt légal : février 2020

ISBN : 978-2-211-30656-0

*« Ce sont surtout des lieux abandonnés, ou le faite de certains
arbres adossés à un mur, des impasses ou des avant-jardins où personne ne s'arrête jamais.
Là, c'est comme si tout ce qui nous attendait encore était déjà passé. »*

Walter Benjamin, *Enfance berlinoise vers 1900*

HIVER

FAUX DÉPART

On était en janvier, et la ville avait le visage grisâtre d'un mourant. Le ciel rasait les toits. Le froid enveloppait les rues. Çà et là, une étoile de Noël clignotait encore, mais l'éclat de décembre s'était éteint. Sur le trottoir, des sapins de Noël attendaient patiemment leur fin prochaine. Des hommes et des femmes se pressaient, épaules relevées, têtes rentrées. Les fenêtres étaient closes, les rideaux, tirés : c'étaient des jours où l'obscurité tombait avant qu'il ne fasse vraiment clair.

Lorsque Jakob et Fabian se firent une accolade, il pleuvait. Ce fut un salut bref – leurs mains, leurs torsos, leurs joues étaient désormais sevrés du contact de l'autre. Les bras de Jakob étaient plus forts, son sourire plus affirmé. Fabian encaissa avec résignation les petites tapes dans le dos que lui donna son père. Le haut de son corps semblait presque liquide à côté du thorax de granite du paternel ; ses épaules ployaient comme sous le poids de quelqu'un d'autre qui y chercherait constamment appui.

Tout va bien ? Tout va bien.

Jakob avait instauré cette promenade annuelle le long de la Spree afin qu'ils puissent se voir au moins une fois par an, et parce qu'il était plus agréable de marcher en silence que de manger en silence. Se forçant à ignorer la fumée de la cigarette de Fabian,

il annonça que, cette année, il allait courir le marathon. Oui, il avait déjà affirmé la même chose un an plus tôt, dit-il en levant une main, il ne l'avait pas oublié, mais ça n'avait pas été possible. Cette année, il le ferait, c'était un objectif réaliste. Ou pas, tu crois ? Pourquoi tu ne le fais pas, toi aussi ? Tu t'imagines, passer la ligne d'arrivée sous la porte de Brandebourg !

Fabian porta une nouvelle cigarette à ses lèvres et l'alluma avec le mégot de la précédente. Le froid s'immisçait à travers son manteau léger. Il ne s'imaginait pas, non. Il entendait les questions non formulées, et remarqua que son père accélérât le pas lorsque les réponses n'arrivaient pas.

Ils longèrent la gare centrale et la chancellerie. Jakob souhaita bonne année, bonne santé à la chancelière. Fabian salua en grimaçant. Ils suivirent la Spree et passèrent la Maison des cultures du monde où une affiche annonçait le projet « *100 Jahre Gegenwart / 100 Years of Now* ». Un siècle de présent. Cent années : c'était désormais de plus en plus souvent la durée d'une vie, alors que, auparavant, cela représentait un pont infranchissable vers le futur. Songer aux cent dernières années donnait le tournis. Que restait-il donc de l'ici et maintenant de cent ans plus tôt ?

Subitement, la pluie fine se transforma en épaisses gouttes froides qui vinrent s'écraser durement sur le front des deux hommes. Jakob sortit son bonnet de la poche de son manteau, mais l'averse disparut aussi abruptement qu'elle avait surgi et il renfonça la boule de laine grise d'où il l'avait tirée. Dans une semaine, il neigerait. D'épaisses chutes de neige, mit en garde Jakob. Fabian hocha la tête.

Des fils de déception invisibles les reliaient. Mais, et ainsi raisonnait Jakob, surtout, là où il y avait de la déception, il y avait aussi des attentes. Et tant qu'il y avait des attentes, tant qu'elles subsistaient, il y avait quelque chose. C'était déjà ça. Jadis il y

avait eu davantage. Jadis la famille Richter avait été une famille normale : le père, la mère, la fille et le fils. Une famille comme dans les publicités, à ceci près qu'ils n'avaient pas de chien (et qu'ils ne riaient pas toujours). Les années quatre-vingt-dix avaient été des années heureuses. Des années de réussite et de vacances. Sauf que la réunification de la ville et du pays s'était faite avec lenteur. Tout avait toujours été *bien*, si on ne tenait pas compte des faits.

Peut-être devons-nous revenir au temps où tout allait bien. Peut-être devons-nous commencer là où les choses bonnes ont commencé : à la fin de l'histoire.

Jakob avait eu trente ans. Il arborait alors une moustache à la mode et il n'aurait pas pu prévoir que, en une seule nuit, sa vie serait bouleversée de fond en comble. Les détails étaient restés si vivants dans sa mémoire qu'il avait parfois l'impression que le temps écoulé depuis lors se comptait en jours et non en décennies.

Cette nuit-là, il était un homme jeune, et sa femme Stephanie était encore plus jeune que lui. Une infirmière aux yeux en boules de loto les surveillait de près, leur parlait tel un sergent : il faut économiser vos forces, vous accorder du repos, mettre le temps de votre côté. Les choses sont à moitié faites si on les commence bien, leur avait-elle déjà martelé au moins quatre fois. Jakob était d'accord, mais, pour que le repos soit possible, il aurait d'abord fallu que cette bonne femme disparaisse de leur chambre, ce qu'elle n'avait manifestement aucune intention de faire. Elle roula des yeux de l'un à l'autre, les gratifiant lui et Stephanie d'un adage à chaque contraction.

- Vous connaissez la chanson, c'est votre troisième, non ?
- Notre deuxième, corrigea Jakob.
- Alors, ça va passer comme une lettre à la poste !

Jakob et l'infirmière se tenaient de part et d'autre du lit. Entre eux se dressait le ventre de Stephanie, ballon sauteur passé en

fraude sous les draps. Quand elle avait été enceinte de Clarissa, Stephanie avait pris deux fois moins de poids, et Jakob n'excluait pas – en silence – la possibilité que sa femme attende des jumeaux. On ne savait jamais, les médecins n'étaient pas non plus à l'abri d'ignorer une vie. Au cours des trois dernières semaines, à chaque crampe, à chaque élancement, à chaque coup de pied, Stephanie s'était redressée pleine d'espoir, disant que l'enfant voulait sortir, elle en était certaine, elle le sentait. Mais cela avait chaque fois été une fausse alerte. Elle avait maintenant dépassé le terme de cinq jours, et, à chaque minute qui passait, il lui devenait encore plus impossible de porter un tel ventre.

– Il faut que l'ouverture soit à dix centimètres pour que la fête commence, ajouta l'infirmière pendant que Stephanie tirait sur ses cuticules, cherchant à se calmer.

– Merci beaucoup, dit Jakob, on va attendre bien calmement.

– C'est clair, ma petite dame ?

Stephanie hocha la tête et réussit à produire un pauvre sourire.

– Dix centimètres !

– Patience est mère de toutes les vertus, ajouta Jakob.

Il referma la porte sur l'infirmière, alla s'asseoir près de sa femme et lui caressa la main jusqu'à ce qu'elle tombe endormie. Il était un peu avant sept heures quand il se leva et déposa précautionneusement un baiser sur le ventre de Stephanie.

– À tout de suite ! chuchota-t-il, et il quitta la chambre.

Le couloir paraissait désert ; hormis le murmure vague d'une radio, le silence régnait dans ces lieux d'une propreté immaculée. Jakob cherchait les toilettes. Deux médecins passèrent, marchant d'un même pas, serrés l'un contre l'autre, de sorte que leurs blouses dessinaient dans l'espace une grande tache blanche. Une agitation contenue sourdait de leurs propos. Peut-être étaient-ils sur le point de s'attaquer à une urgence particulièrement sanguinolente.

Jakob trouva les toilettes ; contrairement au couloir nettoyé de frais, l'endroit était d'une propreté douteuse et sentait mauvais. Il prit néanmoins plaisir à uriner. Il se lava le visage. Sous la lumière clignotante, son image dans le miroir surgissait par intermittence comme une apparition. De la première naissance, il avait appris que les prochaines heures prendraient pour lui la forme d'une impuissance totale. Soudain en proie à une angoisse terrible, il se hâta dans le couloir sans joie au lino brillant, contourna un homme en robe de chambre qui se lamentait et courut jusqu'à la chambre.

Stephanie était assise dans son lit, les yeux grands ouverts, les lèvres serrées, des taches rouges dans le cou. L'infirmière se tenait à côté d'elle.

– Il est temps de se retrousser les manches, *Herr Jakob* ! dit-elle en se retournant brusquement vers lui.

Fabian Richter est né le 9 novembre 1989 à 22 h 49.

Dans son souvenir, Jakob était aux deux endroits à la fois. Il avait ajouté mentalement sa propre image sur les photos qui firent le tour du monde et qu'il ne vit que plus tard. Il avait été à la fois sur le Mur et à côté du lit de son épouse. Il avait crié avec la foule radieuse et il avait encouragé sa femme qui hurlait. Il avait levé les bras en l'air pour célébrer la liberté retrouvée et, dans ces mêmes bras, il avait bercé son fils nouveau-né.

Le « autant que je sache, immédiatement » de Günter Schabowski avait non seulement provoqué la ruée des Est-Berlinois vers l'Ouest, mais aussi la naissance de l'enfant. Dans un même mouvement, les gens s'étaient engouffrés à travers les brèches percées dans le mur, et le bébé avait franchi le col de l'utérus de sa mère. Quand les officiers ouvrirent la frontière de leur propre

chef, car la situation était devenue intenable, Stephanie mobilisait toutes ses forces pour expulser le petit garçon et le mettre au monde. L'euphorie devant un événement imprévisible et pourtant d'une logique implacable – une nouvelle vie, un Berlin sans frontières – remplit simultanément la ville et la chambre d'hôpital.

Jakob ne l'avait pas vu venir, pas plus qu'il ne comprit d'emblée l'ampleur de l'événement, mais il eut la conscience rare de vivre un moment important, un moment historique, pour lui lié irrémédiablement à la naissance de son fils. Il est difficile de préciser après coup si cela s'est passé exactement à ce moment-là, mais pour Jakob une nouvelle vie commença.

Jusque-là, il ne s'était pas beaucoup intéressé à la politique. Il ne nourrissait pas non plus d'intérêts particuliers. Il occupait des emplois stupides, obtenus généralement via son beau-père, il avait une femme et des amis, il lisait le journal et payait ses factures à temps, il se saoulait sporadiquement, mais en dehors de cela il ne buvait pas. En général, il avait un comportement normal, amical, c'était un bon père et un mari parfait.

Jakob prit son fils dans ses bras, se leva et fit quelques pas sans but. Quel effet cet événement aurait-il sur la vie de l'enfant ? Était-il né dans un Berlin unifié comme le gynécologue, bouleversé, l'avait prophétisé ? Pouvaient-ils laisser la partition de la ville derrière eux ? L'avenir leur paraissait plus que jamais à portée de main, même si Jakob ne parvenait pas à s'en faire une image réaliste. Un profond désir de faire partie de cet avenir s'était emparé de lui. Encouragé par la voix gonflée d'espoir du gynécologue, il ressentit une formidable envie de transformer sa vie, aspirant à jouer un rôle dans cette histoire, comme si, durant les trente années qui venaient de s'écouler, il n'avait fait que regarder le match depuis le banc des remplaçants. Désormais, il voulait entrer sur le terrain, il voulait participer. Mais à quoi ?

Il revint près du lit, tenta d'empêcher sa tête de tourner et de donner forme à ses pensées.

Stephanie regardait devant elle d'un air absent.

– Et si on l'appelait Willy ? demanda Jakob, subitement convaincu que l'enfant était destiné à quelque chose de grand.

D'ici vingt ans, ce petit bout serait un fort gaillard. Il lui parlerait de ce jour exceptionnel d'une voix posée et paternelle. Cette perspective donna à Jakob un sentiment d'importance, comme s'il avait très personnellement contribué à la réunification des deux Allemagne.

– Willy Richter..., dit-il avec lenteur.

Stephanie s'enfonça un peu plus dans les oreillers, livide.

– Comme un homme d'État extraordinaire, ajouta Jakob.

Il berça l'enfant.

– Willy, répéta-t-il, et c'était presque une question, comme s'il espérait un signe d'approbation du bambin.

Stephanie secoua la tête d'un air las. Elle n'aimait pas ce prénom, et le fait que c'était celui d'un homme d'État extraordinaire n'y changeait rien.

Fabian grandit, et l'euphorie dans la ville retomba. Après la fête, les néons s'étaient allumés : subitement, tout le monde était apparu pâle et en sueur, tout s'était révélé laid et sale, alors que, dans l'obscurité, les choses avaient été séduisantes et passionnantes. Même quelque chose qui faisait entité pouvait se diviser. Les deux moitiés se regardaient en chiens de faïence, comme des jumeaux qu'on a séparés et qui reconnaissent en l'autre leur image tout en le considérant comme totalement étranger. Parmi les connaissances de Jakob, l'aversion pour l'autre crût, tout comme le dégoût de ceux qu'elles continuaient à voir « de l'autre côté », le mauvais. Qu'est-ce que tout cela ne coûterait pas ! Merde alors, ces gens, à l'Est, vivaient

encore au Moyen Âge ! Tous des traîtres et des espions ! Certains Ouest-Berlinois regrettaient surtout la perte de leur statut particulier, maintenant qu'ils se sentaient sur le point de perdre leur étrange ville libre, leur île. Et les amis de gauche de Jakob prétendaient que la République fédérale ne pouvait pas imposer aux Est-Allemands son système répugnant fondé sur l'appât du gain et l'exploitation.

Mais le désir de Jakob se transforma en détermination. Il se plongea corps et âme dans la politique, se mit à l'affût des conférences et des réunions, et trouva un parti en adéquation avec ses idées, le *Sozialdemokratische Partei Deutschlands*, le SPD. Il en devint membre et reprit ses études. L'insécurité de la nouvelle situation lui faisait du bien, elle ne semblait pas mener à la guerre, au contraire, elle rendait espoir, elle donnait à Jakob l'impression que la période de privations était définitivement terminée, que l'homme était capable de se dépasser, malgré tout.

Petit à petit, Jakob se mit à penser : je suis un *self-made man*. Cette expression lui convenait bien. Il avait grandi dans un petit village, avec des parents aux pensées étriquées. Il avait seize ans lorsque son père était mort d'une crise cardiaque. Un dimanche matin, le vieux s'était effondré sans un bruit sur la table du petit-déjeuner. Il avait fallu détacher les écailles de coquille d'œuf de son front. La trivialité de ce décès stupéfia davantage Jakob que la mort de son père elle-même. Devenue boulimique, sa mère passa les dix dernières années de sa vie à regarder la télévision, à laquelle elle devint accro, en maudissant le bonheur des autres et en se gavant de bonbons et de pâtisseries, seules consolations à son humeur maussade. Après un coup de fil alarmant de la voisine, Jakob avait roulé jusqu'à la maison de ses parents. Il avait trouvé sa mère immobile, la tête contre la table, macabre copie conforme de son époux, même s'il se révéla que c'était une infection pulmonaire qui l'avait emportée.

Jakob était fils unique. Après sa naissance, sa mère avait été trois fois enceinte, et par trois fois, elle avait fait une fausse couche. On n'en parlait jamais, pas plus qu'on ne parlait du passé. Il n'en connaissait que quelques détails ; toutefois, personne dans la famille ne s'était comporté en héros ou en salaud. Simplement, la vie avait continué. Mais cela seul était peut-être déjà horrible en soi.

Jakob s'était initialement rendu à Berlin-Ouest pour échapper au service militaire, mais ne se pouvait-il pas aussi qu'il fût destiné à vivre en plus grand ? Après la réunification vint pour lui une période d'épanouissement. Grâce à sa formation continue à l'Institut de l'urbanisme, il atterrit dans la politique locale. Il commença à croire qu'il pouvait y faire son chemin, que la social-démocratie avait la réponse à toutes les questions et que la troisième voie offrait un équilibre entre le fonctionnement du marché et l'État-providence. Il participait avec plaisir aux débats et aux réunions, quand bien même ceux-ci s'éternisaient et ne semblaient jamais mener à rien de concret. Jakob avait accepté l'idée que les réformes politiques prenaient du temps et nécessitaient une longue préparation. Il voyait la ville changer : cet endroit morne au passé sombre devenait un lieu où les artistes avaient envie de s'installer, un lieu où on dansait, un lieu où on rêvait.

Stephanie, elle aussi, parut heureuse après la naissance de Fabian. Les traits de son visage étaient détendus, ses joues, rouges ; ses yeux pétillaient de vie. Oui, elle était joyeuse. Elle chantait des chansons, serrait l'enfant contre elle, créait pour eux un cocon de chaleur et de tendresse.

Comme elle avait vécu la maternité différemment avec leur aînée ! L'arrivée de Clarissa l'avait épuisée, avait abîmé son corps comme elle ne l'aurait pas cru possible et l'avait mise au désespoir. Elle avait erré dans la maison, la petite dans les bras, sans savoir

quoi faire pour apaiser ses pleurs incessants. Le manque de sommeil l'avait rendue folle, la forçant à se retrancher dans ses pensées.

Un soir que Jakob était rentré du travail – à l'époque, il était employé dans une société de construction au bord de la faillite –, il l'avait trouvée assise sur une chaise, les genoux relevés, les mains sur les oreilles, une bouteille de vodka à moitié vide sous le nez. Son regard vide, surtout, l'avait effrayé. Elle avait mis le volume de la radio à fond, mais, malgré le concerto pour piano, Jakob avait entendu les pleurs de leur fille. Le pianiste jouait comme s'il défiait Clarissa ; pendant un moment, Jakob voulut être lui, il lui envia son engagement physique et sa concentration approchant du délire qui lui permettaient de faire ainsi corps avec la musique. Il éteignit la radio. Le solo de Clarissa était assourdissant.

Son visage tout plissé était violacé. Jakob la sortit du petit lit ; sa barboteuse était trempée, elle était brûlante de fièvre. Il la berça et lui murmura des mots qui avaient surtout pour but de le tranquilliser lui, car, face à la détresse de sa fille, il avait les jambes en coton. Il changea sa couche et lui donna un biberon, qu'elle but d'une traite, sans reprendre son souffle. La panique reflua du visage de la petite et elle sourit à Jakob dans un silence qui la laissa apparemment aussi étonnée que lui.

Pendant tout ce temps, Stephanie était restée assise, immobile, comme si elle entendait encore les cris, comme si Jakob n'était pas rentré. Lorsque Clarissa se fut endormie, Jakob la reposa dans son berceau et prit Stephanie dans ses bras. Son corps était raide, froid. À vingt-cinq ans, elle avait le regard noir d'un vétéran de guerre.

Ce fut finalement le père de Stephanie qui la remit d'aplomb. Il sut la consoler comme Jakob n'avait pas réussi à le faire. Il vit son beau-père restaurer peu à peu la confiance de la jeune femme ; à la longue, il en oublia son regard vide. Et elle tomba de nouveau enceinte.

Avec Fabian, tout fut différent. Elle ne faisait qu'un avec le petit, conformément à ce qu'on attend communément des mères. Elle se mit à lire à voix haute et chaleureuse des histoires aux deux petits, se lançant avec enthousiasme dans des préparations culinaires, nattant avec une grande patience la belle chevelure de Clarissa.

Lors du premier réveillon dans la ville rouverte, Stephanie insista pour que Jakob se rende jusqu'à la porte de Brandebourg ; il s'y retrouva avec un million d'hommes et de femmes qui célébraient bien autre chose encore que la nouvelle année. Le feu d'artifice annonçait une décennie riche de promesses. (Lorsqu'une tribune s'effondra et que l'ambiance changea, Jakob était déjà rentré à la maison.) Il croyait alors que tout s'améliorerait, et il resterait attaché à cette croyance, même quand sa faillite s'annoncerait amplement.

Les années quatre-vingt-dix furent de bonnes années pour eux, exception faite des disputes, des phases d'humeur sombre, des brèches dans les fondations. Ce furent des années optimistes, mis à part le démantèlement qu'entraîna la reconstruction. Ce furent des années auxquelles Jakob se cramponna, même quand elles furent derrière lui.

REMERCIEMENTS

Au cours de mes recherches, j'ai lu de nombreux essais très éclairants. Je voudrais exprimer ici ma gratitude aux auteurs suivants en précisant les références de leurs ouvrages.

– Michael Bienert, *Die eingebildete Metropole*, Metzlersche Verlagsbuchhandlung, 1992.

– Cody Hochstenbach, *Inequality in the Gentrifying European City*, mémoire de fin d'études, université d'Amsterdam, 2017.

– Andrej Holm, Klaus Lederer & Matthias Naumann, *Linke Metropolenpolitik*, Verlag Westfälisches Dampfboot, 2011.

– David Clay Large, *Berlin. Biographie einer Stadt*, traduit (en néerlandais) par Karl Heinz Siber, Verlag C. H. Beck, 2002.

– Sebastian Nawrat, *Agenda 2010 – ein Überraschungscoup?* Verlag J. H. W. Dietz, 2012.

– Hermann Rudolph, *Berlin – Wiedergeburt einer Stadt*, Quadriga Verlag, 2014.

– Christoph Twickel, *Gentrifidingsbums oder eine Stadt für alle*, Edition Nautilus, 2010.

J'ai aussi eu la chance de monter dans le taxi de Dieter Oel. Sa visite guidée de la Potsdamer Platz m'a ouvert de nouvelles perspectives.